

Pour continuer
le débat

Comment renouveler les mouvements *Occupy* ?

L'entrevue qui suit a été réalisée en décembre dernier par une radio communautaire de Buenos Aires, La Tribu, qui interrogeait un jeune sociologue et scénariste espagnol vivant à New York depuis plusieurs années et ayant participé au mouvement *Occupy Wall Street*. Elle est traduite ici à partir de sa retranscription sur le site mexicain desinformememos.org.

D'autres textes de réflexion circulent d'un média alternatif à l'autre, franchissant allègrement les frontières de toutes sortes ; celui-ci nous a paru intéressant à plus d'un titre pour poursuivre notre numéro 28 consacré aux mouvements d'occupations. Les questions sont posées par Diego Skliar et Natalia Gennero, et les réponses apportées par Ángel Luis Lara.

Q. Il y a un an, nous parlions avec Ángel Luis Lara du mouvement *Occupy Wall Street* et de sa signification comme organisation sociale et politique des communautés aux États-Unis. Que s'est-il passé en un an, depuis notre dernière conversation ? Littéralement : un ouragan. Au mois d'octobre dernier, l'ouragan Sandy a frappé violemment les Caraïbes et les États-Unis, provoquant notamment des dégâts considérables dans la ville de New York. Ángel, peux-tu nous raconter comment *Occupy Wall Street* s'est transformé en *Occupy Sandy* pour s'organiser contre la catastrophe ?

R. Comme tu l'as signalé, le passage inattendu d'un puissant ouragan a modifié substantiellement ce qu'était en train de devenir *Occupy Wall Street*, un mouvement dont de nombreuses composantes étaient tombées dans une dérive peu productive et dans lequel, dans une certaine mesure, les dynamiques activistes exagérément autocentrées empêchaient la participation ouverte de diverses personnes. Lors de son premier anniversaire, nous avons écrit que le choix généralisé d'une pratique rituelle et d'une logique de l'éphémère signifiait à coup sûr la mort du mouvement lui-même, limité par les dérives autoréférentielles et par la déconnexion d'avec le réel, à laquelle le soumettait sa composition activiste hégémonique. Cependant, comme presque toujours, nous nous trompons. L'apparition d'un élément extérieur et inattendu a produit un tournant qui a réinjecté de l'énergie et du sens. Nous pourrions dire que Sandy a ressuscité le mouvement *Occupy*.

Entre autres choses, l'expérience de l'ouragan a souligné l'importance du hasard dans la vie et dans l'action politique. Le concept lui-même de *Clinamen*, qui donne son titre à votre espace radiophonique, sert à expliquer un certain principe d'indétermination, une déviation contingente et aléatoire qui fait irruption sur la scène et modifie absolument tout ce qui s'y passait. Voilà ce qu'a été l'ouragan Sandy pour *Occupy*. Face à une situation où les pouvoirs publics n'ont pas apporté l'aide adéquate aux populations affectées par l'ouragan, ce sont les organisations sociales et les

communautés locales qui ont fourni une réponse immédiate aux graves problèmes causés par Sandy. Dans la ville de New York, les activistes d'*Occupy Wall Street* sont devenus probablement l'infrastructure la plus importante d'aide aux personnes affectées par l'ouragan. Cela a changé remarquablement la signification du mouvement *Occupy* et les paramètres généraux dans lesquels il se construisait jusque là. Disons que de la fiction, en tant que production d'un discours sur la réalité excessivement autocentré et peu connecté au réel, on est passé à la friction, au frottement avec la population commune et avec les milliers de familles qui subissaient la dévastation due à l'ouragan. Cette transition de la fiction à la friction a



OBEY

provoqué l'adoption d'une sorte de principe de réalité dans lequel prévalait le mélange avec des populations qui jusqu'à ce moment n'avaient pas participé de manière significative au mouvement : des personnes migrantes, la population afro-américaine, des familles de peu de ressources, des gens sans niveau élevé de politisation, etc.

C'est un processus qui a généré, au moins ponctuellement, un changement dans le mouvement, une ouverture à partir de la construction de convergences d'action basées sur la coopération entre gens différents, plaçant précisément la gestion de la différence au centre de la pratique politique. Sandy a resitué le mouvement dans un scénario logique dans lequel prévalent les problèmes concrets et communs auxquels sont confrontés les gens, plutôt que la question idéologique et les dynamiques identitaires. Paradoxalement, une catastrophe comme Sandy a fonctionné comme une injection de puissance capable de modifier le stade terminal dans lequel entrait *Occupy*. Ce qu'a bloqué l'ouragan, c'est la tendance, majoritaire au sein du mouvement, à le comprendre comme une identité, comme un sujet. Sandy a surgi comme une sorte de principe d'indétermination qui a déterritorialisé le mouvement et l'a mené à se concevoir comme une infrastructure en vue de la construction du commun, comme une convergence de manières de faire, comme un espace dynamique pour la production créative d'agencements. C'est quelque chose de très différent de la tendance majoritaire observée jusque là dans *Occupy*, qui accordait une centralité aux dérives identitaires et à la reproduction de certaines dynamiques activistes sédentaires. Nous ne savons pas combien de temps durera l'effet produit sur le mouvement par l'ouragan. Ce que nous savons, c'est que, au moins ponctuellement, il a réussi à modifier très positivement sa nature.

Q. Quand tu nous parlais l'année dernière du phénomène *Occupy Wall Street*, tu as mentionné l'existence de trois moments dans le développement du mouvement : un début lié aux militantismes plus traditionnels ; ensuite un moment d'ouverture du processus à la population commune, d'où est sortie l'idée des 99% ; et une troisième phase, de repli. Peut-on penser que l'élément d'ouverture s'est radicalisé avec le passage de l'ouragan et la transition de *Occupy Wall Street* à *Occupy Sandy* ? Ou bien y a-t-il eu à nouveau des espaces du mouvement qui se sont repliés sur une instance

remémorative, focalisée sur la représentation, continuant à penser la politique comme simple visibilisation ?

R. Ce que l'ouragan Sandy a modifié dans *Occupy*, c'est précisément ce choix en faveur des représentations, ainsi que la tendance à la primauté des exercices purement énonciatifs et à la production de soi comme identité. Sandy a renversé tout cela et l'a rendu impossible, du moins de manière transitoire. Comme tu le signales toi-même, dans le développement du mouvement nous en sommes venus à observer une dynamique de fluides, une sorte d'effet boomerang dans lequel un moment, défini fondamentalement par des composantes activistes traditionnelles très autocentrées, mène à un instant d'ouverture, pour ensuite retourner à une fermeture sur la logique activiste classique qui rend difficile la participation de personnes non politisées et l'inclusion des différences. En ce sens, après la phase d'ouverture qu'a favorisée l'ouragan, nous sommes quelques-uns à voir le danger d'un nouveau reflux de fermeture. Pourquoi ? Nous voyons certains problèmes qui sont liés en partie à la composition sociale du mouvement, dans laquelle se distingue une population flottante d'activistes très jeunes, en majorité étudiants universitaires.

L'un des éléments qui a fortement attiré notre attention dans les centres de convergence qu'*Occupy* a construits à New York pour auto-organiser le soutien aux populations affectées par l'ouragan, est l'extrême jeunesse des personnes qui dynamisaient ces espaces. Depuis que le mouvement *Occupy* a émergé en septembre 2011, l'hégémonie écrasante de sa composition a créé une difficulté par rapport à la conception du temps et des rythmes qui s'instituent pour la construction de la sociabilité et de l'action politique. Pour le dire avec Bergson, la durée est devenue le problème fondamental. D'une manière générale, le *socius* juvénile apparaît, presque par définition, soumis à une urgence constante et à une nécessité impérieuse de produire et d'enchaîner des effets d'événement et de visibilisation. L'événement prime sur le processus, dans la contrainte d'une intensité et d'un rythme difficiles à adopter par d'autres sujets et couches de la population : tous ceux qui n'adoptent pas ce mode d'existence, les gens qui ont des enfants ou qui sont soumis aux contraintes structurelles du travail, par exemple, ont beaucoup de difficulté à participer. Et le problème est que les 99% sont constitués fondamentalement par ce type de populations, comme me le

disait il y a quelques jours une femme qui appartient à l'une des organisations de migrants qui participent aux espaces ouverts par *Occupy Sandy*. Elle a deux emplois et trois enfants.

En ce sens, nous voyons que la dynamique de développement d'*Occupy* en tant que mouvement présente deux problèmes cruciaux. Le premier a à voir avec la difficulté, jusqu'ici insoluble, de donner une continuité et une durée aux moments d'ouverture et de puissance énorme qui se vivent ponctuellement.

Ces moments ont créé la possibilité d'articuler des espaces d'action collective caractérisés par la différence, par la composition d'un commun à partir de la coexistence des différences, mais ils n'ont pas maintenu la continuité. La seconde difficulté concerne l'impossibilité pour beaucoup de gens de suivre un rythme qui, par la production constante d'événements au lieu du développement de processus, finit par imposer une certaine incompatibilité avec les temps du quotidien.

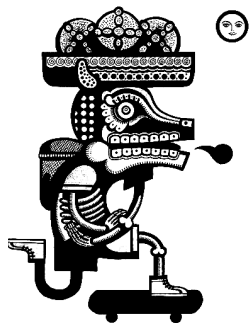
Q. Nous voyons peut-être que, dans une organisation sociale comme *Occupy Wall Street*, ce qui finit par se passer est qu'une participation se réveille lorsqu'il y a quelque chose de concret à faire, et s'il faut pour cela que passe un ouragan, il y a là de quoi s'alarmer, non ?

R. L'un des éléments les plus intéressants en rapport avec les dynamiques de coopération et les capacités et intelligences collectives qui se sont déployées, est la manière dont *Occupy Sandy* et le phénomène de l'ouragan ont placé l'importance des réseaux sociaux au-delà des terrains de la simple communication et de l'information, où les médias situent généralement l'impact de Facebook et Twitter sur les nouveaux mouvements. Au-delà de la



communication et de l'information, *Occupy Sandy* a mis en évidence l'usage de ces technologies et réseaux comme instruments de coopération. Pour citer un seul exemple, le site *recovers.org* a fonctionné non comme un espace de communication ou de circulation d'information, mais comme un lieu où s'est tissé un financement en réseau des familles les plus affectées par l'ouragan. Les réseaux sociaux et l'hypermédia ont permis une coopération concrète faite de milliers de micro-contributions économiques diffuses et de dons de vêtements, aliments et médicaments. En ce sens, le mouvement a été capable de proposer et d'enrichir toute une infrastructure télématique en réseau, débordant la portée purement communicative et informative, pour devenir un instrument des plus utiles dans la construction matérielle des situations. Cette combinaison entre flux virtuels en réseau et convergences matérielles à travers l'action physique tangible et concrète, dessine des lignes puissantes pour l'action politique contemporaine. *Occupy Sandy* a sorti les réseaux de leur ordre technologique et technique pour nous démontrer, en renforçant les formes de vie les plus puissantes qu'ils contiennent, qu'ils peuvent servir de clé pour une éthique et une politique possible.

Q. Pour retourner à ce que tu disais de la relation entre les mouvements politiques et les formes de vie, j'aimerais reprendre un point que tu mentionnes dans l'un de tes textes sur *Occupy Sandy* : le cas de quelques figures publiques aux États-Unis qui construisent un discours autour d'une position écologiste ou de lutte contre le réchauffement global, mais sans que cela entraîne un changement dans leur manière de vivre. Ce que j'aimerais savoir, c'est si l'attitude face à Sandy des personnes d'*Occupy* et des familles qui ont vécu la catastrophe donne lieu à des formes de politisation des modes de vie, qui surgissent lorsqu'il s'agit de résoudre des problèmes de manière communautaire.



R. Cette question a été latente tout au long du processus. Il existait une position traditionnelle dans le champ de la gauche, selon laquelle le rôle d'*Occupy* devait être de donner un contenu politique aux

pratiques sociales qui se sont manifestées dans les zones affectées par l'ouragan. Et il y avait une autre position, que je trouve plus intéressante, qui consistait à considérer ces pratiques, qui se manifestaient de manière plus ou moins informelle et improvisée, comme une forme de politique, c'est-à-dire comme étant en soi un processus de politisation. L'un des éléments les plus intéressants de l'expérience de Sandy à New York a



été la conviction généralisée que nous n'étions pas face à un phénomène naturel mais que l'ouragan avait une teneur éminemment politique, vu qu'il dérivait directement du problème du réchauffement global. De ce point de vue, une politisation des pratiques sociales n'a pas été nécessaire puisque dès le début la politique se trouvait au centre des conversations et des réflexions qui se sont échangées tout au long du processus de coopération et d'auto-organisation sociale qu'a déclenché l'ouragan.

La question ici est de savoir comment mener ces conversations et ces processus au-delà de Sandy. C'est pourquoi j'insiste sur le problème de la durée, de la construction des temps de la politique dont nous avons besoin. Je crois qu'il s'agit d'un problème essentiel et que nous assistons à la nécessité d'opérer une modification radicale des conceptions traditionnelles du temps de la révolution. Traditionnellement on a conçu la transformation révolutionnaire dans les termes d'une rupture, qui constituait surtout une séparation d'avec le temps de la normalité, à travers la fondation d'un temps nouveau, radicalement autre. L'histoire illustre abondamment cette conception : tant la Révolution française que la bolchevique ont instauré de nouveaux calendriers et de nouvelles dates ; les communards de Paris tiraient sur les horloges de la ville en 1871 ; dans la note qu'il a écrite avant de s'ôter la vie, Maïakovski a défini la déroute du projet soviétique comme l'incapacité de la révolution à rompre avec le temps de la normalité, de la vie quotidienne. Cependant, l'expérience d'*Occupy Sandy* nous place en un autre lieu, dans une dimension différente. Le problème de la durée nous mène précisément à questionner ce modèle révolutionnaire traditionnel de relation avec le temps. Nous voyons que notre problème est de savoir comment connecter les projets et les processus de changement social avec la quotidienneté de nos vies,

pour pouvoir nous en emparer. Il ne s'agit pas d'une rupture dans le temps, de l'articulation d'une temporalité seulement vivable par quelques-uns, mais de la possibilité d'un temps dont puissent s'emparer les 99%. Je crois que ce sont des éléments de grande ampleur et de grand poids, que non seulement *Occupy Sandy* a mis en évidence, mais qui ont été présents d'une manière ou d'une autre dans le 15-M espagnol ou dans *Occupy Wall Street* depuis son commencement.

Sur les places occupées en Espagne ou à New York en 2011, l'important n'était pas tant l'instauration d'un temps nouveau que la possibilité de développer en commun ce qui existait déjà, les capacités productives et les savoirs que nous avons déjà dans le temps que nous vivions. Il s'agissait de faire les choses que nous savons faire et que nous faisons déjà dans notre vie quotidienne, mais de les faire ensemble et avec un sens complètement différent. Ce que nous avons fait, c'est donner une autre valeur au temps de ce qui existait déjà, en modifiant le sens de notre quotidien. Voilà pourquoi c'était la politique de tout un chacun, parce nous savions tous comment participer et nous pouvions tous le faire. Lorsque le 15-M a décidé d'enlever les campements des places, ce fut précisément le moment où le mouvement commençait à observer une contradiction insoluble entre le temps qu'imposait la place et le temps de la vie quotidienne, c'est-à-dire où le mouvement commençait à ne plus être accessible à tout un chacun.

Nous l'avons constaté en Espagne dans ce qu'on a appelé la « marée blanche », le mouvement d'opposition au processus de privatisation du système public de santé. Les médecins et les infirmières ont inventé une forme de grève qui ne passe plus fondamentalement par l'interruption de la production. Bien au contraire, sa puissance a consisté à lancer collectivement une capacité productive qui ne cesse pas de générer des actions, de la créativité, des relations, de la sociabilité. Qu'est-ce qui se passerait si les travailleurs d'une chaîne publique de télévision menacée de privatisation, au lieu d'arrêter les émissions, occupaient l'édifice et se mettaient comme des fous à faire une télévision différente avec les téléspectateurs ? L'enjeu n'est pas seulement la construction d'une grève d'un type nouveau, mais aussi le passage du public au commun. Une chose qu'*Occupy Sandy* nous a appris, c'est que nous avons une puissance et nous nous relierons au réel lorsque nous construisons un autre sens pour ce que nous faisons déjà et savons

faire au quotidien. Le paradoxe de notre époque est que le sabotage consiste à multiplier notre capacité productive, à proliférer, et non à bloquer le temps et la production. Dans le blocage ou l'affrontement, nous risquons toujours de perdre. Il ne nous reste que la possibilité d'excéder le pouvoir, de le déborder. C'est ce que nous a appris *Occupy Sandy* : en mettant en commun nos savoirs et en intensifiant nos productions, nous parvenons à mettre le pouvoir hors jeu.

Q. La dernière question est de savoir comment le capitalisme a réagi, c'est-à-dire l'État et le marché réunis, au moment où s'est produite cette tragédie d'origine politique.

R. La façon de réagir de l'État et du marché a été d'essayer d'étendre leur logique générale à la conjoncture ouverte par Sandy. Les politiques néolibérales, loin de se rétracter devant l'étendue de la tragédie, ont étiré encore plus leurs logiques. L'alliance de l'État et du marché a consisté en l'imposition généralisée de la dette et du crédit comme type de relation avec les familles affectées par l'ouragan. Le crédit est devenu la modalité principale d'assistance. Au lieu de mettre entre parenthèses les logiques de gouvernement hyper violentes que les politiques néolibérales établissent dans cette partie du monde, État et marché ont transformé l'ouragan en occasion d'intensifier la capitalisation de la vie et la domination des populations. En ce sens, les dynamiques de financement de la catastrophe nous ont manifesté le véritable caractère de la crise et sa teneur stratégique pour le capital : elle constitue fondamentalement un champ d'intensification et d'extension de l'accumulation capitaliste. Certains activistes d'*Occupy* ont fait un excellent travail sur ce terrain, en montrant en détail le financement de Sandy.

Cette réaction a affecté profondément la subjectivité collective des populations frappées le plus durement par l'ouragan. Les familles attendaient l'aide des autorités, non la vampirisation de la situation de détresse et de tragédie provoquée par Sandy. Cela a produit un certain court-circuit parmi les populations qui n'étaient pas politisées ou qui l'étaient d'une façon très conservatrice. Il y a une image très belle et intéressante à Staten Island, l'une des zones de la ville les plus touchées par l'ouragan. Plusieurs semaines après le passage de Sandy, certains voisins et voisines ont organisé une assemblée, constatant la nécessité inéluctable de s'auto-organiser

face à la situation d'abandon qu'ils vivaient de la part des autorités. Là se trouvaient les forces vives du territoire, si l'on peut dire, avec un poids nettement conservateur. Ce fut très plaisant de voir comment, après avoir hissé le drapeau étasunien et chanté l'hymne national, les personnes les plus conservatrices ont ovationné les activistes d'*Occupy*, faisant remarquer qu'eux seuls s'étaient vraiment préoccupés des gens. Voilà ces étasuniens conservateurs en train d'applaudir et d'embrasser tout émus les activistes radicaux. C'est une partie du miracle d'*Occupy*, et une ligne nouvelle pour l'action politique, qui déloge du centre de sa rationalité la relation à l'ennemi pour placer au centre de sa pratique la relation au différent. *Occupy Sandy* a été avant tout une expérience de construction du commun, en masse et en foule, faisant de la contradiction son terrain le plus fertile et de l'amour entre ceux d'en bas la politique la plus puissante.

Cependant, pour donner une image complète de l'intervention capitaliste sur la scène ouverte par l'ouragan Sandy aux États-Unis, il ne suffit pas de faire référence à l'État et au marché. L'une des particularités les plus significatives du capitalisme étasunien est le rôle central que joue le secteur tertiaire dans le développement et la gestion des phénomènes locaux. Aux États-Unis, les politiques de la ville passent par ce qu'on appelle les « Corporations de Développement Communautaire » et par un tissu serré, professionnalisé, d'organisations non gouvernementales. C'est un communautarisme très enraciné dans les langages et les productions locales de subjectivité, qui fonctionne comme un soutien aux politiques diverses et souvent complètement contradictoires. Dans ce contexte, la communauté, proposée de manière non critique, ne constitue pas seulement l'un des éléments clé répété dans les discours de tous bords, mais est généralement considérée comme un *a priori* donné, non comme le résultat d'un processus social : dans la plupart des cas il s'agit d'une communauté sans processus de communalité, comme dirait l'anthropologue mixte¹ Floriberto Diaz. On parle de la communauté afro-américaine ou de la communauté latine, par exemple, comme d'une réalité supposée fondée sur la seule question ethnique, comme on parle de la communauté de tel ou tel quartier pour définir une population qui partage simplement un même territoire urbain. Cette absence de communalité, c'est-à-dire d'une action collective d'implication dans les affaires communes à partir d'une logique communautaire, s'appuie sur un tas

1. Les Mixe sont des indigènes zapotèques de l'État d'Oaxaca, Mexique (NdT).



d'organisations non gouvernementales qui, au travers de la professionnalisation, transforment la possibilité communautaire en une simple activité de lobbying et de gestion des ressources. C'est un véritable marché d'organisations, concurrentes entre elles, qui fonctionnent comme des institutions vitales pour les politiques néolibérales, vu que, face au vide produit par l'absence de pouvoir public, ce sont elles qui gèrent la majeure partie des politiques de développement local. Ces organisations ont joué un rôle fondamental dans la mise en forme capitaliste du contexte généré par l'ouragan Sandy dans la ville de New York, et ont constitué une deuxième forme de vampirisation de la catastrophe. Les corporations du développement communautaire non seulement ont absorbé les parts économiques les plus importantes des programmes de reconstruction après le désastre, qu'ils soient publics ou privés, mais en outre elles ont parasité le travail réel développé par des groupes et paroisses de base, ainsi que par les communautés auto-organisées de familles affectées par l'ouragan. L'importance d'*Occupy Sandy* sur ce terrain a été énorme, vu que la qualité et l'efficacité de son action a mis à nu les corporations du développement communautaire. *Occupy* a non seulement proposé la pratique d'un communautarisme avec communalité, mais il a démontré que les politiques du commun se révèlent beaucoup plus efficaces et démocratiques que celles qui se déploient à partir de la rationalité du public ou du privé. De ce point de vue, *Occupy Sandy* constitue une expérience cruciale dont nous pouvons extraire des éléments et matériaux de très grande valeur pour les mouvements sociaux actuels.

Traduit par Annick Stevens

